

Lurelu



Linda Amyot : sur le ton de la confiance

Isabelle Crépeau

Volume 38, numéro 1, printemps-été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73835ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Crépeau, I. (2015). Linda Amyot : sur le ton de la confiance. *Lurelu*, 38(1), 13–14.



(photo : Jacques Frenette)

Linda Amyot : sur le ton de la confiance

Isabelle Crépeau

Elle a remporté l'automne dernier le Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de Montréal et le Prix du Gouverneur général 2014 pour *Le jardin d'Amsterdam*, son second roman jeunesse. Elle avait aussi été récompensée pour le précédent. *La fille d'en face*, bien reçu par la critique, avait remporté le Prix TD et le Prix jeunesse des libraires du Québec en 2011. Les deux œuvres ont été éditées chez Leméac.

Linda Amyot reçoit les félicitations avec un sourire timide. C'est bien sûr avec bonheur, mais avec une certaine modestie, qu'elle accepte les honneurs qu'elle semble surtout ne pas chercher... «En fait, je suis toujours aussi étonnée! Pas parce que j'ai un mauvais regard sur ce que j'ai écrit, je m'attendais bien à ce que cette histoire plaise à un certain public. Mais on ne sait jamais ce qui va retenir l'attention d'un jury. Ce que j'ai compris des commentaires des membres du jury, c'est qu'ils avaient trouvé touchante la relation intergénérationnelle entre la vieille dame et la jeune fille. Je ne sais pas si des auteurs peuvent écrire en sachant à l'avance l'effet qu'ils vont provoquer, l'impact que leur texte aura sur le jury et le public. Il se trouve que mon histoire a plu aux lecteurs spécialisés que sont les critiques, les journalistes, les écrivains, les membres des jurys. Tant mieux si certains auteurs comprennent ce qu'il faut faire pour plaire à un jury, ou s'ils peuvent décortiquer, après coup, ce qui leur a valu cette reconnaissance. Moi j'en suis incapable. J'écris, et ça donne ce que ça donne. Tant mieux si ça plait!»

Bruissements

Détentrice d'une maîtrise en création littéraire (UQAM), Linda Amyot est écrivaine, rédactrice et recherchiste-scénariste. En plus de ces deux romans jeunesse, elle a aussi publié trois romans pour adultes et un recueil de nouvelles, aussi chez Leméac, et

signé le texte de deux albums aux Éditions du Soleil de minuit (2008 et 2010) : *Rose-Fuchsia et la nouvelle école* et *Rose-Fuchsia et les mamans* : «Il n'y a pas de raisons qui m'ont poussée à écrire pour la jeunesse, explique-t-elle, sinon qu'un personnage me parle à un moment donné et qu'il a soit sept ou trente-quatre ans, soit seize ou quatre-vingts ans... C'est le personnage qui s'impose d'emblée. Si certains écrivains partent d'un thème ou avec l'intention d'aborder une problématique, moi c'est d'abord le personnage qui s'impose, qui me parle et que je vais suivre... Je n'ai pas décidé à un moment donné d'écrire pour les enfants ou pour les ados. Dans *La fille d'en face*, c'est d'abord le personnage d'Élaine qui s'est manifesté. Même chose pour *Rose-Fuchsia*. Au départ, je n'ai absolument pas eu l'idée d'écrire sur le thème de la différence. C'est ce que ça a donné.»

Maman adoptive d'une enfant d'origine vietnamienne, elle a été inspirée par les anecdotes que lui racontait sa fille au retour de l'école : «Tout ça a cogité dans mon cerveau, puis m'est venu le personnage de *Rose-Fuchsia*. Un personnage complètement irréel, avec des pétales de rose en guise de cheveux. Dans le premier album, elle se demande comment sera reçue sa différence à l'école. Dans le second, j'ai parlé de l'adoption parce qu'encore une fois, c'était le personnage qui imposait ça, et je l'ai suivi.»

Son plaisir et son désir d'écrire remontent à l'enfance : «En cinquième année, mon professeur nous avait donné une phrase de départ que nous devions poursuivre et qui devait inspirer un texte. J'avais adoré l'expérience. Mon professeur avait lu ma composition devant la classe. J'en fus très gênée! Mais en même temps, j'étais contente, on me disait : c'est beau ce que tu écris.» Elle se rappelle aussi l'effet qu'avait eu sur elle la lecture de *L'enfant et la rivière* d'Henri



Bosco, au début du secondaire. «C'était tellement extraordinaire qu'un auteur ait pu créer un tel univers! Une telle atmosphère! Je l'ai relu il y a quelques années. L'histoire date un peu, mais reste fascinante. Je me souviens avoir pensé : moi je veux faire ça dans la vie.»

Elle aime suivre un personnage, créer une atmosphère, raconter l'émotion. En suivant le personnage d'Élaine, elle n'avait pas conscience au départ d'écrire pour un lectorat adolescent : «Je voulais surtout éviter le piège de faire parler un personnage de cet âge en adulte, avec la distance d'un adulte. Dans *Le jardin d'Amsterdam*, je n'ai pas nécessairement voulu apprendre aux jeunes quelque chose à propos de la Seconde Guerre mondiale. Ce qui m'intéresse, c'est le ressenti; les sentiments sont toujours l'essentiel. Comprendre comment cette vieille dame pouvait avoir vécu ses amitiés, son premier amour, dans le contexte d'une guerre. Les répercussions que les événements ont sur les êtres humains restent les mêmes, peu importe les époques, et c'est ce qui est intéressant. Ce qui compte, c'est la complexité des relations humaines selon les situations où elles sont vécues, et les émotions des gens qui les vivent. C'est ce qui fait le moteur de l'humanité.»

Murmures

Un troisième roman jeunesse est en gestation. Encore une fois, elle est entraînée par un personnage. Un nouveau défi, puisque c'est Adrien, un personnage secondaire de l'univers d'Élaine dans *Le jardin*, qui devient narrateur : «Il m'a dit : ne m'oublie pas! J'ai eu un peu de difficulté à l'imaginer : je ne suis pas un gars! Je n'étais pas sûre de moi... J'ai écrit quelques pages que j'ai envoyées à mon éditeur, en lui demandant si le ton de la narration était juste, crédible. Il m'a rassuré : c'est bien un gars qui parle. Mon



Linda Amyot lors de la remise du Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de Montréal, 2014.

(photo : Daniel Sernine)

intention n'est jamais de créer des suites. Ce ne sont même pas des suites puisqu'on peut lire les tomes de façon détachée.» Linda Amyot crée plutôt un microcosme dans lequel évoluent ses personnages. Selon elle, «c'est comme une photo dans laquelle certains se détachent»...

Une écriture fine, délicate et intime. Dans *La fille d'en face* comme dans *Le jardin d'Amsterdam*, l'histoire est un prétexte pour dépeindre avec subtilité et justesse le tourbillon des émotions du passage vers l'âge adulte. Elle raconte que le rythme d'écriture est assez lent. Elle ne fait pas de plan, mais prend le temps de se laisser habiter par le personnage : «Le récit s'écrit dans ma tête d'abord. Pas parce que j'y pense tout le temps, mais il faut que ça se dépose. Quand j'arrive à l'écriture, tout se met en place. Si je bloque, c'est que j'ai encore besoin de temps.»

Linda Amyot n'écrit pas ses histoires d'un premier jet, comme le font certains. Elle préfère relire et retoucher ce qu'elle a rédigé la veille, avant d'en poursuivre l'écriture, si bien qu'à la fin, le texte a déjà été beaucoup retravaillé. Quand il lui arrive de faire une deuxième ou une troisième version, il ne s'agit pas de réécriture complète. Et elle laisse parfois dormir des textes pendant un certain temps avant d'y revenir. Ce fut le cas pour *La fille d'en face*.

«Ma fille était petite, raconte-t-elle, j'écrivais surtout des nouvelles à cette époque. Alors, pour écrire pour les jeunes, j'ai suivi un cours de littérature jeunesse à la Télé-université. Rien de pire! LA chose à ne pas faire! Cette façon de voir, d'analyser et de décortiquer la littérature jeunesse, ça vous paralyse complètement quand vous essayez d'écrire par la suite. J'ai même oublié ce que j'ai appris dans ce cours! Heureusement! On ne peut pas être critique de son travail. On ne peut pas avoir le regard d'un théoricien littéraire quand on écrit. Ce sont deux choses complètement différentes. Alors ça m'avait

bloqué l'inspiration. Les années ont passé et, quand j'ai écrit *La fille d'en face*, c'est en me fichant royalement de ce qu'on dit, de ce qu'on pense ou de ce que peut être le courant en littérature jeunesse.»

Chuchotis

Elle a fait quelques visites dans les écoles et apprécie y rencontrer les jeunes lecteurs, car ce contexte favorise les échanges : «J'aime beaucoup ça. C'est parfois difficile, il faut se prêter au jeu! J'essaie de dresser des parallèles entre ce que je fais et leurs propres histoires; je cherche à savoir ce qui les intéresse en commençant par un tour de classe. Ça me permet d'établir des liens. Ce n'est pas dans les salons du livre qu'on peut espérer de vraies rencontres avec les lecteurs : les salons, c'est l'enfer sur terre!»

L'auteure me confie également fuir les entrevues télé. Si elle se dit assez choyée par les critiques, elle y accorde une importance bien relative : «Pour moi, chacun a sa lecture d'un livre et peut aimer ou ne pas aimer. C'est légitime tant que c'est appuyé par des commentaires sensés. En revanche, je ne comprends pas quand le ton est inutilement agressif et qu'on s'attaque à la personne plutôt que de critiquer le texte. Par contre, une critique bien formulée et qui fait la part des choses peut aussi te permettre de voir ton travail d'un autre œil. J'ai été chanceuse avec mes deux premiers romans jeunesse, mais je pourrais l'être moins avec le troisième! Quoique mes éditeurs ne me laisseraient pas rater la cible.»

Son prochain roman poursuivra dans le même univers, mais avec un nouveau point de vue. Linda Amyot se fait une spécialité de permettre au lecteur d'accéder au murmure intime du personnage, un adolescent, cette fois. Un titre (provisoire) à surveiller, donc : *Le garçon aux chiens*...



Extrait

Dans le jardin d'Adèle, le lilas avait enfin fleuri. Puis les azalées. Je les retrouvais avec le même bonheur tous les mardis. Quand Lena ne revenait pas de l'école avec moi. Je retrouvais Lou. La petite chienne me reconnaissait maintenant et accourait vers moi, tout excitée. Je la retrouvais, elle. Immuable. Avec son grand tablier, son chapeau coquelicot, son chocolat. Et ce sourire ineffable. Ce regard accueillant. Bienveillant. Nous étions amies, tout simplement. Même si cela aurait pu sembler étrange à certains. Alors, je n'en parlais pas. J'avais fini par raconter à ma mère que j'allais faire la lecture à une vieille dame, les mardis après l'école. Et que je continuerais tout l'été. Pendant les vacances. Elle était ravie, apparemment. Mon beau-père aussi.

(*Le jardin d'Amsterdam*, Leméac, coll. «Jeunesse», 2013, p. 35.)